ANNÉE NOVEMBRE 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Les Morts

Novembre !

Dès les premiers jours, un grand calme règne dans la nature. Paisiblement, les dernières feuilles tombent. Dans l'air, tout est silencieux. La lumière du ciel même, mélancoliquement voilée, fait naître dans nos âmes une impression d'indicible douceur. Tout semble nous inviter au recueillement. C'est la fête des morts ; chacun va voir les siens. Accordons à tous une fraternelle pensée. Combien, hélas ! dont les restes anonymes, perdus dans des terres ravagées par l'horrible tourmente, ne recevront la visite ni d'un parent ni d'un ami ! Ne les oublions pas. En assurant le triomphe de la Vérité ils ont sauvé le monde ! Que notre reconnaissance les suive dans l'immortalité où ils sont entrés.

Ils ne sont pas perdus...

Sous le jour triste et doux qu'un ciel tout gris nous donne,
Aux plus chers souvenirs notre âme s'abandonne.
Chacun, pensif, se rend à l'asile des morts ;
La foule en deuil, émue, entoure ses abords,
Et, toujours lentement, pénètre en son enceinte.
On sent flotter dans l'air une émotion sainte.
C'est la fête de ceux qui nous ont devancés
Dans le Grand Inconnu qui nous tient angoissés.
On leur porte des fleurs et puis l'on s'agenouille,
Et l'on pleure longtemps sur la chère dépouille....
Chaque tombe est fleurie et les morts sont contents ;
On leur dit tout l'amour que nos cœurs palpitants
Ont conservé pour eux dans la cruelle absence...
De les revoir, aussi, nous gardons l'espérance,
Et nous les appelons, parfois, éperdument,
Sentant bien qu'ils viendront, ne fût-ce qu'un moment...

Ils viennent, en effet, près de nous, invisibles ;
Leurs âmes, à nos vœux, ne sont point insensibles.
Ils viennent, répondant à l'appel de nos cœurs,
Mais nous ne savons point, toujours, qu'ils sont vainqueurs
De l'implacable mort aux œuvres inhumaines
Et dont, facilement, ils ont rompu les chaînes.
La tombe où nous venons dire tous nos tourments,
Ne contient plus, hélas ! que quelques ossements,
Restes trop décevants que l'on chérit, sans doute,
Mais qui ne peuvent point nous mettre sur la route
Où nous devrons, marchant vers la félicité,
Nous élever sans fin dans l'immortalité.

Ils viennent, les chers morts, nos amis de l'espace ;
Au foyer, près de nous, ils reprennent leur place.
L'hiver, au coin du feu, comme autrefois, le soir,
L'aïeul aux cheveux blancs souvent revient s'asseoir.
Et là, suivant des yeux la flamme qui pétille,
Attentif aux projets que forme la famille,
Il continue encore, invisible aujourd'hui,

A donner les conseils qu'on recevait de lui.
C'est ainsi que, parfois, sa voix mystérieuse
Se fait entendre en nous, sévère, impérieuse,
Plaintive ou caressante et douce tour à tour,
Mais toujours s'inspirant du plus profond amour.

Ils viennent, les absents, et la mère éplorée,
Sent le doux frôlement de sa fille adorée...
N'est-ce point aux baisers qu'elle mit sur son front
Que l'ange d'autrefois, à cette heure, répond?
L'enfant qu'elle entoura de toute sa tendresse
Est bien là lui donnant sa meilleure caresse.

De même la maman, par delà le trépas,
Veille sur ses petits et dirige leurs pas,
Ses pauvres chers petits qui, dans leur innocence,
Étaient toute sa joie et sa seule espérance.

Ah ! que de cœurs brisés se montreraient plus forts,
S'ils savaient bien que ceux qu'on appelle les morts
Veillent toujours sur eux, protègent leur faiblesse !
La douce fiancée, déjà veuve, en détresse,
Entend, comme venant du céleste séjour,
Un murmure divin de paroles d'amour...
Et le soldat obscur tombé pour la patrie,
N'est point sous l'humble tertre où nul, pour lui, ne prie ;
Invisible, il suivit l'étrange légion
Des morts et des vivants unis dans l'action,
Qui, s'immortalisant dans la plus grande gloire,
A la Justice, au Droit, donnèrent la victoire.

Maintenant, près des siens, mystérieusement,
Il vient sécher les pleurs versés pieusement.

Non, la tombe n'est point un argument suprême,
Quand on veut nous prouver que c'est au néant même
Que doivent aboutir nos plus nobles travaux !
Nous trouvons, au-delà, des horizons nouveaux,
Et nous continuons la route poursuivie,
Montant toujours plus haut dans l'éternelle vie.

KERMARIO.

Question sociale, question morale [1]

Représentez-vous un homme qui, dans la nuit noire, pendant que le tonnerre gronde et que les éclairs entr'ouvrent tout à coup l'obscurité pour la laisser ensuite plus profonde, s'en irait à l'aventure, sur des chemins bordés de précipices, vers une ville inconnue où il n'aurait pas un gîte assuré. Notre Société ne ressemble-t-elle pas un peu à ce voyageur? On se demande avec un malaise ce qui sortira de la tourmente où nous sommes engagés. Le prolétariat, armé du suffrage universel, aspire à la dictature avec la prétention de l'exercer uniquement dans son propre intérêt, sans tenir compte des exigences de la nature humaine. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie? Tel est le problème qui se pose.

On ne peut se dispenser de prendre position dans ce conflit, à moins que, moralement éteint, on ne soit insensible à la marche générale des choses, quand on n'a pas trop à en souffrir. En votre qualité de spirite, vous apportez dans l'examen de la question sociale des dispositions qui vous classent dans un parti. Ce qui vous caractérise, c'est la tendance à envisager la vie présente du point de vue d'une vie future où chaque individu, accompagné de ses œuvres, assistera au triomphe de la justice trop souvent méconnue en ce bas monde.

Imbu de cette idée, vous trouvez répréhensible le bourgeois égoïste et sottement vaniteux qui s'applique, par des moyens plus ou moins illicites, à réaliser des gains exagérés. Vos sympathies vont de préférence aux humbles que le sort a maltraités.

Vous êtes loin cependant de professer la moindre estime pour le prolétaire envieux, haineux, aspirant à tout détruire sans s'inquiéter de savoir comment on reconstruira. Il suffirait quelquefois d'assurer à cet anarchiste niveleur de bonnes rentes pour le transformer en un conservateur plus acharné que beaucoup de capitalistes. Devenu propriétaire, il ne sera plus partageur ; vous ne l'entendrez pas parler avec une violente emphase de la sainte fraternité, parce qu'il craindrait qu'on le prît au mot en sollicitant sa bienfaisance.

Vous vous tenez donc à une égale distance de ces deux extrêmes, ce qui ne vous empêche pas d'appeler des réformes. Voici un homme riche : vous jugez naturel que l'État, par des impôts divers, prélève sur sa fortune une contribution proportionnelle dont profitera la communauté.

(1) Voir les numéros de mai, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1918, janvier, février, mars, mai, juillet, septembre, octobre 1919.

Peut-être s'en plaint-il, comme si on lui enlevait injustement un lambeau de sa chair, car la propriété que nous avons acquise par notre travail ou qui nous est venue sans peine par un héritage, devient une partie de notre personne. Veuillez remarquer que cette fortune née de votre industrie, vous ne la posséderiez pas, avec les avantages dont elle est suivie, si le destin vous avait condamné à vivre dans une île déserte. Songez aux mille sources qui, réunies, ont donné à votre prospérité l'importance et la majesté d'un fleuve. N'est-il pas rationnel qu'une fraction de vos bénéfices revienne à la collectivité, cause anonyme, sinon en totalité, du moins en partie, de votre succès? Si, au contraire, vous êtes non le fils de vos œuvres, mais simplement un fils de famille, de quel droit hériteriez-vous, sans payer un impôt, d'un bien à l'acquisition duquel vous n'avez contribué que par la peine de naître? Cette diminution de revenus vous obligera peut-être de travailler pour vivre confortablement à votre guise : le grand malheur en vérité ! Vous n'appartiendrez pas à la catégorie jadis honorée des parasites du corps social, ce qui vous vaudra l'estime des gens sérieux et le mérite de mener une existence moins insignifiante et en somme plus heureuse.

Il serait néanmoins inique et désastreux que les parents n'eussent pas, dans une large mesure, la faculté de transmettre à leurs enfants une richesse acquise par le travail, l'économie et le savoir-faire. La Société s'enlèverait, en la leur refusant, le bénéfice qu'elle retire de l'effort persévérant des individus, car la plupart des pères, après avoir amassé de quoi subsister, ne se soucieraient guère de continuer une entreprise dont le résultat irait après leur mort à des étrangers. Accusez-les de n'être pas des saints ; la nature humaine, sauf de rares exceptions, est ainsi constituée et il y aurait les plus graves inconvénients à la contrarier. Ce serait porter atteinte à la propriété qui cesse d'exister, dès qu'on n'en a plus la libre disposition. Édifiez alors la Société sur le plan d'un monastère où chacun est l'esclave d'une règle, sous le régime de la communauté, dans une égalité absolue.

Égaux, il est juste que nous le soyons tous devant la loi ; le sommes-nous en réalité? Réduisez aujourd'hui tous les hommes à une même condition : dès demain les inégalités reparaîtront. Le paresseux déclinera, le laborieux montera, les habiles l'emporteront dans la lutte pour l'existence sur les maladroits, et de la diversité des aptitudes sortira nécessairement une hiérarchie, à l'avantage des petits comme des grands; La Société est un organisme dont tous les membres sont solidaires et qui ne fonctionne régulièrement que si chaque membre remplit le rôle assigné par sa constitution. Les pieds ne sauraient remplacer la tête ; celle-ci est-elle lésée, ceux-là s'en trouvent mal.

Assurément, quoi qu'on fasse, on n'arrivera jamais à un accord parfait, parce que les hommes, même les meilleurs, sont si infectés d'égoïsme qu'il en résulte une tendance des forts à profiter de leur supériorité sur les faibles ; bien plus, supposons-les éminemment justes et charitables, on n'empêchera pas le jeu de la bonne et de la mauvaise chance qui semble prédestiner les uns au succès, tandis que d'autres, avec autant de mérite, sont voués, par une mystérieuse loi du sort à des revers. Impossible de supprimer, par une savante organisation, ces irrégularités ; aussi le nombre des mécontents sera-t-il toujours considérable, puisque nous vivons sous l'empire du mal et du péché. Il faut se résigner sagement à l'inévitable, ce qui n'est pas une raison de renoncer à la lutte pour le progrès. L'homme de bon sens, tout en aspirant au mieux, n'exige pas l'impossible, quelle que soit l'humilité de sa condition, et, sans méconnaître le moins du monde l'importance de la question sociale, il la subordonne en un sens à la question morale.

En effet à quoi sert d'améliorer les institutions, si on ne réforme pas les caractères? On a l'air, en tenant ce langage, d'imiter les prédicateurs qui font dépendre le bonheur de l'humanité de l'acceptation de leur dogme. Ils sont suspects d'exagération, peut-être parce qu'ils ont une tendance trop marquée à identifier la vérité avec l'intérêt d'un parti ; cependant ils n'ont pas tout à fait tort, car les idées influent sur la marche des événements.

Le matérialisme ne vous semble-t-il pas mener à des conséquences funestes? Certes nous connaissons des matérialistes aussi recommandables par leurs vertus que remarquables par leur talent. Ils ne croient pas à l'existence d'un Etre suprême et à des sanctions dans l'au-delà. Quand nous sommes morts, il ne reste rien de nous, si ce n'est de la chair en décomposition ; pas de libre arbitre, par conséquent pas de responsabilité ; le règne de la fatalité dans les créations du hasard ; le saint et le criminel confondus dans l'anéantissement, sans que la conscience ait droit à aucune réparation. Cette théorie est soutenue avec conviction par des penseurs dont il serait grossièrement inconvenant de contester l'honorabilité ; elle est néanmoins dangereuse pour la moralité publique. Ce savant, qui vit dans son laboratoire, absorbé par ses recherches, a des chances de valoir infiniment mieux que sa métaphysique ; l'homme du peuple, ne trouvant pas comme lui dans l'étude un préservatif, est plus exposé à glisser sur la pente où l'engagent ces principes. Vous lui enseignez que la vie présente n'a pas de prolongement dans un autre monde, il conclut qu'il faut se hâter de jouir le plus possible, en gagnant beaucoup et en travaillant peu. L'augmentation des salaires, très légitime dans la crise économique, l'excitera au lieu de l'apaiser, parce que

mis en état de se procurer plus de plaisirs, il en prendra un goût excessif. Il regardera avec convoitise les fortunés mieux pourvus que lui de luxe et de bonne chère et jugera légitime qu'on les dépossède. Dans le fond de son âme, il proteste contre la propriété individuelle. Est-ce à dire que, partisan du pillage, il fût disposé à partager avec les indigents, s'il lui arrivait de s'enrichir? Monté sur les hauts degrés de l'échelle, il ferait comme tant de financiers prenant pour devise la parole réprouvée par le prophète Esaïe : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons », ce qui ne les empêche pas bien souvent d'aller par bon ton aux offices et même à confesse, spiritualistes pour la forme, matérialistes en réalité. L'homme est si porté à se contredire, quand il y trouve son profit ! Il y aurait sans doute de l'exagération à prétendre que tous les prolétaires céderont aux suggestions du matérialisme. Chez un grand nombre d'entre eux, le bon sens aidé par un heureux tempérament, triomphera des impulsions de la chair ; mais la mauvaise doctrine, en flattant les penchants inférieurs, créera un courant de sensualité où seront emportées une multitude d'âmes qu'une meilleure éducation eût en partie retenues. On subit si aisément la pression du milieu dans lequel on est fixé par des relations, des intérêts et la crainte de se singulariser, dût-on avoir l'apparence de nier des vérités dont on est convaincu ! Aujourd'hui il est bien porté, à la campagne comme à la ville, de se montrer réfractaire aux enseignements des Églises.

Grand péril, car le spiritualisme, qui est l'essence même de la religion, sert à consolider les bases de la Société. Celle-ci a besoin, pour prospérer dans le travail, du maintien de l'ordre sans lequel les individus, incertains du lendemain, n'ont pas le ressort que produit la confiance. Multipliez les hommes persuadés que le monde est sous la direction d'une Providence qui, dans sa sagesse, l'a organisé en vue du bien final ; faites briller la perspective d'un avenir d'outre-tombe où la justice triomphera ; pénétrez les esprits de l'idée que, par une nécessité de notre nature, notre destinée dans l'au-delà dépend de notre conduite sur cette terre et que, sans être condamné à des peines éternelles, on n'arrivera au bonheur que par la réparation de ses fautes : cette doctrine ne vous semble-t-elle pas éminemment moralisatrice? Quand elle a sérieusement pris possession d'une conscience, ne lui donne-t-elle pas une sécurité et une vigueur qui la rendent capable d'exercer une saine influence? Cet homme, par la régularité de ses mœurs et la modération de ses goûts, ne sera-t-il pas un agent de conservation, quel que soit son parti politique ou religieux? La religion, bien comprise et surtout bien pratiquée, crée un courant de nobles aspirations, une sorte d'atmosphère morale où l'action dissolvante du matérialisme ne trouve pas autant les moyens de se déve-

lopper. Sans elle beaucoup d'individus iraient plus loin dans la voie du mal.

Le spiritisme, qui est une des variétés du spiritualisme, apporte sa contribution à l'œuvre d'assainissement. La religion ne saurait avoir un auxiliaire plus puissant, quand les préventions qui entravent actuellement son essor se seront dissipées dans la lumière croissante des phénomènes sur lesquels il édifie sa bienfaisante doctrine. La philosophie rationaliste et la révélation surnaturelle ont des mérites incontestables ; mais les preuves fournies par celle-ci paraissent de plus en plus insuffisantes à une multitude d'intelligences justement éprises de science positive et l'argumentation de celle-là, quoique fortement construite, ne laisse pas à l'âme l'impression d'un abri satisfaisant. S'il était possible de démontrer la réalité de l'au-delà par des faits contrôlés avec rigueur, quelle révolution dans la mentalité humaine ! Le spiritisme a déjà mené cette entreprise à un point où le succès n'est plus douteux.

Il ne manquera pas de prêter le flanc à la critique : vous ne songez pas, je suppose, à exiger de lui la perfection. La libre pensée a beau jeu, lorsqu'elle s'autorise des vices de dévots pour combattre la religion. C'est absolument comme si on refusait tous les écus, sous le prétexte qu'il y a de la fausse monnaie. Le mauvais dévot est un faux monnayeur qui, parfois avec un art consommé, vous trompe ; les connaisseurs ne s'y laissent guère prendre. Pourquoi se donne-t-il cette mine de bon apôtre? Ne serait-ce pas parce qu'il compte vous inspirer de la confiance, la religion passant pour inspiratrice de vertu? Il lui rend donc hommage ; en pratique, il n'est qu'un matérialiste déguisé. Cet hypocrite, vous pourriez le confondre dans votre antipathie avec tant de libres penseurs, médiocrement libres et penseurs, qui, au lieu de juger avec compétence la religion, n'ont jamais pris la peine de s'en faire une idée tant soit peu approfondie, également incapables d'utiliser les vérités qu'elle représente et de rejeter les erreurs qui la déparent, ne sachant pas distinguer entre elle et ses partisans. Sont-ils donc si immaculés, ces détracteurs, qu'il leur soit permis d'être impitoyables?

Le bon dévot, le vrai, reconnaît ses défauts sans exagération, désireux de s'attirer votre estime, mais tenant surtout à l'approbation de sa conscience. Afin de la mériter, il ne s'attache pas exclusivement aux biens de ce monde. Ce n'est pas qu'il affecte de les mépriser ; il sait trop que personne ne le prendrait au sérieux. Vous vous méprendriez en le considérant comme une victime du sort passivement résignée. Soumis au destin, il n'en cherche pas moins à améliorer sa condition, ami des réformes et respectueux de la nature dont il est dangereux de contrarier les lois par des bouleversements inconsidérés. Vous ne trouveriez pas un

partisan plus résolu des institutions ayant pour but de diminuer les souffrances du pauvre, soit avec le concours de l'État, soit par la coopération qui sauvegarde la dignité, tandis que l'aumône la compromet. Il ne s'interdit pas néanmoins de pratiquer à l'occasion la charité, car il y a des infortunés qu'il convient de secourir, sans étalage toutefois pour ne pas les humilier.

Le matérialiste conséquent, s'il appartient à la catégorie des nécessiteux ignorants ou instruits, est travaillé par des rêves de destruction. « Comment, dit-il, je n'ai qu'une vie à vivre, et, pendant que des roués, servis par les circonstances, se gavent, je suis dans le dénûment, témoin de leur superflu et de leur arrogance ! Cela ne doit pas durer. La Société est mal faite, il faut la démolir. — Que mettrez-vous à la place de l'ordre ancien? — On verra plus tard. — Ne craignez-vous pas d'aggraver la situation? — Les petits auront du moins la satisfaction d'assister à l'abaissement des grands. » Tous les matérialistes ne sont certes pas infectés de ces sophismes que suggère une passion aveugle ; il y a néanmoins, il est juste d'en convenir, de quoi enrager, quand on pense que tout finit à la mort pour l'individu et qu'on a eu seulement quelques os à ronger dans un festin où des chanceux prennent leurs aises.

Le spirite — j'entends le spirite convaincu — vit dans une si ferme espérance de l'au-delà réparateur et compensateur, qu'il accepte, non sans souffrir mais avec patience, les privations. On ne le verra pas se précipiter dans les aventures à la suite des meneurs très soigneux de leurs propres affaires sous le couvert de la philanthropie. La prospérité du méchant le révolte, elle ne le pousse pas à des exagérations insensées. Les misères auxquelles il est assujetti, il les considère comme des incidents pénibles dans un drame dont quelques scènes se déroulent ici-bas et où la mort n'est qu'un entr'acte pour un changement de décor. La pièce continue dans un cadre nouveau, avec des péripéties qui sont la conséquence logique et naturelle des actes accomplis sur cette terre. Vous jouissez d'une prospérité indignement acquise? Malheur à vous, car ce bonheur, dans une autre économie, produira des fruits amers ; vous serez obligé, pour adoucir vos impressions, de changer la culture de votre âme et ce labeur sera une expiation. Si au contraire vous supportez noblement l'épreuve de la pauvreté, vous arriverez dans l'au-delà avec une préparation qui vous élèvera au-dessus du mauvais riche. Ainsi l'exige la justice.

Quoi que vous pensiez de la valeur scientifique de ces idées, vous ne sauriez douter de leur utilité pratique. La libre pensée a eu le tort, par réaction contre le cléricalisme, de trop verser dans l'athéisme. Si elle s'était bornée à défendre l'État laïque et libéral, elle n'aurait pas outre-

passé le droit : mais elle s'est montrée malveillante pour la religion, et, en manquant de mesure, elle a mécontenté de vrais amis du progrès qui refusent de la suivre dans la voie de l'impiété. On peut soutenir à sa décharge que l'Église, en prêchant un dogme de plus en plus jugé irrationnel et ne renonçant pas à la prétention de l'imposer, a sa grande part de responsabilité dans le trouble des esprits à notre époque de décomposition. Il ne fallait pas quand même déclarer la guerre à des sentiments trop enracinés dans l'âme pour qu'il fût possible de les détruire. Il y a donc eu dans sa conduite de la légèreté, une réelle méconnaissance de la nature humaine, l'aveuglement d'un parti qui s'imagine, parce qu'il l'emporte aux élections, que toutes les audaces lui sont permises et que le succès tient lieu de vérité pour un temps indéfini. Il eût été habile, sans manquer de fermeté, de montrer de la déférence pour une institution à certains égards discréditée, mais encore d'autant plus puissante qu'elle répond à des besoins profonds et qu'on ne songe pas à la remplacer par une meilleure. La démoralisation a suivi la ruine de la croyance et, comme conséquence, un désordre dont nous voyons les signes avant-coureurs, avec l'ordinaire perspective de la dictature pour réprimer les excès de la licence. On ne reviendra à la liberté inséparable de la vraie civilisation que par l'avènement d'une foi sincèrement adaptée à l'esprit moderne. Le spiritisme, qui grandit chaque jour, se distinguera inévitablement dans l'œuvre de restauration morale. Il est en effet impossible que les phénomènes supranormaux, dus à l'intervention de personnalités du monde invisible, prennent rang dans la science, sans qu'il en sorte une doctrine réfonfortante dont l'influence passera des individus à la Société. Nous assistons aux débuts d'un mouvement spirituel qui se propage dans le monde entier avec l'irrésistible puissance d'une force de la nature. Quiconque travaille, même dans une très faible mesure, selon ses capacités, à la renaissance de l'idéalisme, fait œuvre de bon citoyen.

(A suivre.) Alfred BÉNEZECH.

Vers la lumière

Nous avons signalé déjà, à plusieurs reprises, l'actuelle invasion du monde invisible dans notre domaine terrestre et les manifestations qui, de tous côtés, nous fournissent les preuves de son intervention. Le mouvement, déclenché pendant la grande guerre, s'est continué depuis, en s'accentuant toujours. Le progrès ne peut que momentanément être

entravé dans sa marche. Il l'a été pendant assez longtemps ; mais aujourd'hui, une telle impulsion a été donnée, l'élan prend des proportions si considérables, qu'il semble bien que des événements décisifs doivent assez prochainement se produire qui feront resplendir partout le flambeau de la Vérité. Ces événements sont dans l'air ; ils poussent, les uns après les autres, vers notre doctrine, tous les hommes sincères qui cherchent et que la lumière n'éblouit point.

Au commencement de cette année, nous disions de M. Maurice Maeterlinck, ce maître écrivain qui est en même temps un profond penseur : « On trouve dans son livre *(L'Hôte Inconnu)* bien des preuves de l'intervention des désincarnés dans notre existence terrestre. L'auteur n'a pas voulu les voir. Ses yeux s'ouvriront prochainement. Comme l'homme dont il parle, sa grande intelligence, *parvenue à un sommet d'où elle peut presque tout comprendre, va recevoir, enfin, un aide du dehors et entendre une voix qui n'est pas seulement l'écho de la sienne.* »

Depuis, un nouveau livre a paru. Et M. Maurice Maeterlinck a mis ainsi sous nos yeux les *Sentiers dans la Montagne* (1).

Disons tout de suite que ces sentiers sont, pour le philosophe, des plus attrayants ; qu'on y fait, à chaque pas, les plus heureuses rencontres, et qu'il semble bien, lorsqu'on les a parcourus jusqu'au bout, que notre santé morale en a été accrue par l'air pur qu'on a respiré sur les hauteurs où ils nous ont conduits.

Ce nouveau livre contient sur le monde des insectes et divers autres sujets, des études approfondies que les esprits méditatifs suivront avec le plus vif intérêt. Mais il marque surtout, de la part de l'auteur, une nouvelle étape qui le met en face de la solution spirite qu'il ne discute plus guère, qu'il considère même comme bienfaisante et qu'il ne lui manque plus, par un seul et dernier pas en avant, que d'adopter personnellement. On peut prévoir que son œuvre prochaine nous apportera cette définitive et précieuse adhésion.

Dans *L'Hôte Inconnu*, M. Maeterlinck repoussait encore « l'hypothèse » spirite. Et pourtant, *« il faut avouer* — disait-il — *qu'en étendant ainsi notre incrédulité, il devient bien difficile aux morts de faire connaître leur existence.* »

Aussi, a-t-il continué ses méditations. On sent que le mystère l'attire ; il s'y plonge, et si les difficultés sont grandes, il ne désespère pas de les surmonter. L'esprit, — nous déclare-t-il — « l'esprit se perd, a le vertige et demande à fermer les yeux. Il ne faut pas les fermer. C'est la plus basse trahison que puisse commettre l'homme. Nous n'avons pas autre

(1) Eugène Fasquelle Editeur, en vente, Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix provisoire : 4 fr. 90 (franco 5 fr. 40).

chose à faire en cette vie qu'à chercher à savoir où nous sommes. Nous ne nous trouvons pas d'autre raison d'être, nous n'avons pas d'autre devoir. Ne pas savoir n'est qu'un désagrément ; ne plus chercher à savoir est le malheur suprême et sans remède, la désertion inexcusable. »

De celui qui pense et qui parle ainsi, nous pouvons attendre avec confiance la décision qui lui fera définitivement prendre place parmi nous. L'exemple des chercheurs illustres qui l'ont précédé nous permet du moins de l'espérer.

Dès les premières pages de son nouveau livre, M. Maeterlinck ne craint pas d'écrire :

« Les morts vivent et se meuvent parmi nous beaucoup plus réellement et plus efficacement que ne le saurait peindre l'imagination la plus aventureuse. Il est fort douteux qu'ils restent dans leurs tombes. Il paraît même de plus en plus certain qu'ils ne s'y laissèrent jamais enfermer. Il n'y a, sous les dalles où nous les croyons prisonniers, qu'un peu de cendres qui ne leur appartiennent plus, qu'ils ont abandonnées sans regrets et dont, probablement, ils ne daignent plus se souvenir. Tout ce qui fut eux-mêmes demeure parmi nous... »

Et l'auteur nous montre la région éthérée envahie par les jeunes morts qui, selon Périclès, sont sortis de la vie au plus fort de la gloire. Et il repousse énergiquement l'idée que « de tels hommes, un tel amas de mérite et de gloire » soient réellement anéantis, « à jamais disparus, à jamais inutiles et sans voix, à jamais sans action, sur un monde auquel ils ont donné la vie. »

Nous ne saurions mieux dire, nous qui avons la certitude qu'ils sont mêlés à notre existence terrestre, nous qui avons reçu tant de preuves de la sollicitude qui les attache à nos pas, nous qui entendons leur voix, nous qui sentons leur contact, et qui sommes si souvent inspirés, soutenus, dirigés par eux !

M. Maeterlinck nous parle de Sir Oliver Lodge, l'illustre physicien anglais, un des savants les plus considérables de notre époque, qui affirme « que non-seulement la personnalité persiste après la mort, mais que son existence continuée s'enlace à la vie quotidienne beaucoup plus étroitement qu'on ne se l'imagine ; qu'il n'y a pas de véritable solution de continuité entre le mort et le vivant..... »

On sait que Sir Oliver Lodge, par l'entremise du médium Péters, a reçu de son fils Raymond, tué pendant la guerre, des messages dont l'authenticité ne pouvait faire aucun doute.

M. Maeterlinck reconnaît que ce savant illustre, « depuis trente-sept ans s'applique à étudier, avec une rigueur scientifique irréprochable,

tous les phénomènes merveilleux, inexplicables, occultes et surnaturels qui ont toujours troublé et troublent encore l'humanité... Qu'il est l'auteur de livres extrêmement remarquables, où les spéculations métaphysiques les plus hautes et les plus hardies sont sans cesse contrôlées par le bon sens le plus profond, le plus avisé, le plus inébranlable... » Que c'est un savant positif et pratique, rompu aux méthodes scientifiques qui ne lui permettent pas aisément de s'égarer... Qu'il est, en un mot, l'un des cerveaux les mieux équilibrés qu'on puisse rencontrer, et qu'il est convaincu que les morts ne meurent pas et peuvent communiquer avec nous...

Et pourtant, M. Maeterlinck semble douter encore.

Nous disons *semble*, parce que, quelques pages plus loin, notre auteur avoue que si l'on se refuse à admettre l'intervention du mort, il faut avoir recours au *subconscient*, et que « CE SERAIT TELLEMENT HASARDEUX, TELLEMENT PRODIGIEUX, QUE LA SURVIVANCE ET L'INTERVENTION DU DÉFUNT SEMBLERAIENT PRESQUE, EN L'OCCURENCE, MOINS SURNATURELLES ET PLUS VRAISEMBLABLES. »

On sent que M. Maeterlinck est sincèrement ému à la lecture des procès-verbaux qui « reproduisent fidèlement ces étranges dialogues des vivants et des morts. » On a l'impression, dit-il, « que l'enfant qui n'est plus se rapproche chaque jour de la vie et s'entretient de plus en plus aisément, de plus en plus familièrement avec tous ceux qui l'ont aimé avant les ténèbres de la tombe. Il rappelle à chacun mille petits incidents oubliés. Il demeure parmi les siens comme s'il ne les avait jamais quittés.. Il se mêle si bien à leur existence que personne ne songe à le pleurer... Après tout, n'est-ce pas assez plausible, et n'avons-nous pas tort de croire que la mort change tout, du jour au lendemain, et qu'il y ait, entre l'heure qui précède le décès et celle qui la suit, un abîme subit et inconcevable? »

M. Maeterlinck déclare fort troublantes les expériences faites par le colonel de Rochas, qui est parvenu « à faire remonter à quelques médiums exceptionnels, non seulement le cours de leur existence actuelle jusqu'à leur petite enfance, mais encore celui d'un certain nombre d'existences antérieures. »

Il ne discute pas la doctrine des existences successives et de la réincarnation expiatrice et purificatrice, « qui est l'explication la plus haute et jusqu'à ce jour la seule acceptable qu'on ait trouvée aux injustices de la nature. »

Il rappelle, fort à propos, l'étrange impression du « déjà vu », les réminiscences prénatales qui font de celui en qui elles se réveillent, un guide sûr dans des lieux qu'il n'avait jamais parcourus. Après avoir

signalé la question qui se pose au sujet de « certaines aptitudes ou facultés innées, en vertu desquelles on voit des enfants de génie, musiciens, peintres, mathématiciens ou simples artisans connaître d'emblée presque tous les secrets de leur art ou de leur métier avant de les avoir appris », M. Maeterlinck conclut que le spiritisme s'accorde parfaitement avec les existences successives et qu'on aurait mauvaise grâce à lui reprocher l'insuffisance des arguments qu'il donne en faveur de la réincarnation, alors que les autres théories ou religions ont de moins solides étais et même n'en possèdent pas du tout.

En somme, le nouveau livre laisse l'impression que les dernières hésitations de M. Maeterlinck sont bien près de disparaître, et que bientôt, comme tant d'hommes illustres, le célèbre écrivain se ralliera sans réserve à notre doctrine, vaincu par la force de l'éternelle Vérité.

KERMARIO.

Petite Synthèse de Grandes Choses

(Suite)

(Nous reprenons cette intéressante publication que le manque de place nous avait obligé de suspendre depuis quelque temps.)

Les Egyptiens n'avaient pas, que je sache, de mot correspondant à notre substantif : mort. La formule la plus généralement employée était : sortir de son jour.

« Sortir de son jour, ce n'est pas à proprement parler quitter la vie dans le sens de perdre l'existence. La vie subsiste au delà du tombeau ; c'est simplement être délivré de cette durée fatale et déterminée qu'a toute vie terrestre, ne plus avoir de commencement et de fin, avoir une existence sans limites définies dans le temps et aussi dans l'espace ; de là ce complément si fréquent de l'expression sortir du jour : *sous toutes les formes que veut le défunt.* En résumé, devenir un être affranchi des limites de temps et d'espace, voilà ce que c'est que sortir de son jour (1) ».

A son départ, l'âme subissait un double jugement rigoureux. Avant la sépulture, chacun était libre d'accuser le défunt, et, si la plainte était fondée, les juges interdisaient l'entrée du caveau funéraire. Les parents étaient obligés de rapporter la momie chez eux, jusqu'à ce qu'ils eussent

(1) M. NAVILLE, *L'Edition thébaine du Livre des Morts. Congrès des Orientalistes de Berlin*, III.

réparé les torts du défunt. C'était le premier jugement ; l'autre était plus redoutable encore.

Depuis sa mort sur terre, Osiris est juge et roi de l'Amenthi, de la « région de la vie dans la contrée inconnue. »

« Dans les images qui représentent le tribunal des morts et qu'on trouve dans les rouleaux qu'emportaient les morts dans la tombe, il apparaît sous forme de momie, entouré de bandelettes et muni d'une couronne, d'un fouet et d'une crosse, insigne de sa dignité. Trois autres dieux l'assistent dans ses fonctions. Le premier d'entre eux est Anubis à la tête de chacal qui est en même temps gardien du tombeau ; il s'occupe d'un plateau de la balance où l'on pèse les actes du décédé. Horus à la tête d'épervier, règle l'aiguille de la balance, et Thoth, à la tête d'ibis, le Hermès Psychopompos des Egyptiens, « le maître de la langue sacrée », note le résultat.

« C'est à lui que, dans les livres des morts, on adresse la prière de justifier le défunt, de laisser approcher la vérité de son corps et d'en éloigner le mensonge Osiris a quarante-deux assesseurs divins devant lesquels le défunt doit prononcer l'aveu négatif de ses péchés, c'est-à-dire qu'il doit prouver à chacun d'eux qu'il n'a pas commis un des quarante-deux péchés capitaux. « Je n'ai, lui fait dire le livre des morts, ni volé, ni tué, ni menti, ni calomnié, ni commis d'adultère ; je n'ai pas volé les présents destinés aux dieux, ni mangé ce qui était consacré aux temples ; je n'ai pas déshonoré un pontife ni un seigneur divin ; je n'ai pas refusé l'herbe aux animaux, ni déshonoré les oies destinées aux dieux, ni tué le bœuf voué à une divinité ; je n'ai fait souffrir ni la faim ni la soif à personne, et n'ai fait verser des larmes à qui que ce soit ; je n'ai injurié ni le souverain, ni mon père (1) ».

Après cette confession négative, on le supposait absous, et il devenait alors l'Osiris un tel, admis à la béatitude de l'autre monde. Il menait désormais une vie double : la vie de l'Amenthi et un peu la vie terrestre, parce qu'une partie de l'âme, le *ka*, était censée reliée toujours au corps momifié. Car il faut le dire, la psychologie égyptienne était compliquée, et si cette complication paraît excessive, les expériences faites, dans ces dernières années, par l'hypnose et l'extériorisation, tendent à montrer que tout n'était pas faux.

« Dans les théories des religions modernes, on admet que chaque homme possède une âme et un corps. Pour les Egyptiens, l'être humain était singulièrement plus compliqué qu'il ne l'est pour nous... Dans tous les textes où il est question de la personne humaine, elle nous apparaît comme un composé de plusieurs éléments, le corps, l'âme (*baï*), l'ombre (*srit*), le *lumineux* (*khou*), le *ka*, le nom. L'âme (*baï*), était une matière raffinée qui, séparée du corps terrestre

(1) M. LEPSIUS, *Le Todtenbuch*, ch. 125.— REUGSCH, divers traités résumés par DALLINGER *Paganisme et Judaïsme*, II, 288,

par la mort, servait pour ainsi dire de corps céleste aux parties hautes de la personne humaine, au *lumineux*, par exemple. Le *ka* était quelque chose d'intermédiaire entre le corps et l'âme. *Ka* signifie, à proprement parler, toute espèce de substance : c'est au sens premier du mot, un *gâteau*, une masse de terre en forme de galette. Le *ka* est donc, par étymologie, la *substance humaine*, mais une substance plus subtile que celle dont est pétri le corps. Il ne serait pas facile de le décrire, si les Egyptiens n'avaient pas pris la peine de le représenter quelquefois sur les monuments. C'est alors un personnage identique au personnage qu'il accompagne : enfant, si le personnage est un enfant, homme si le personnage est un homme. N'allez pas en conclure que les Egyptiens voyaient l'homme double à l'ordinaire de la vie. Ils le voyaient simple comme nous faisons, et si le double qu'ils sculptaient parfois sur leurs monuments pouvait devenir visible et tangible, c'était seulement par aventure, comme les fantômes de nos superstitions populaires. Le *ka* était comme une projection dans l'espace de la figure humaine projection vivante; et coloré, formé d'une matière ténue qu'on ne peut ni voir ni toucher à l'ordinaire; il avait une existence propre. Pendant la vie, il s'appuyait sur le corps et s'identifiait tellement à lui que, dans l'usage commun, son nom avait fini par devenir une sorte de thème pronominal ; on disait : « Je donne des louanges à ton *ka* », comme on aurait dit : « Je *te* donne des louanges ». Après la mort, le *ka*, séparé du corps, se retirait avec lui dans le tombeau : il pouvait entrer et sortir, se reposer sous les sycomores qui entouraient le monument ou goûter le frais à l'ombre de l'hypogée ; il recevait aux jours fixés par la loi religieuse les hommages de ses descendants et le culte que lui rendaient ses prêtres. Le corps momifié lui servait de support inerte, mais comme le corps aurait pu se détruire et le *ka* perdre son appui, les riches faisaient déposer dans une chambre spéciale, soigneusement murée, dix, quinze, vingt statues ou plus qui les représentaient aussi fidèlement que possible. Ces statues étaient le soutien du *ka* des humains, de même que les statues des dieux étaient le soutien du *ka* des dieux (1) ».

Les momies étaient déposées ou dans des tombeaux creusés ou dans des appartements construits tout exprès. C'était là, pour l'Egyptien la véritable demeure, « la demeure éternelle »; les maisons des vivants n'étaient que des hôtelleries occupées passagèrement. On faisait des offrandes aux divinités afin qu'elles donnassent » des provisions en pain et en vin, en milliers de choses bonnes et pures au *ka* » de la personne désignée (2). L'usage de porter des mets sur la tombe des défunts, se continua, en Afrique, après l'ère chrétienne, et saint Augustin eut beaucoup de peine à l'extirper de son église.

L'opinion générale était que le défunt continuait, dans la vie d'outre-tombe, ses occupations terrestres. Le labourage mystique succédait au

(1) *Religions anciennes de l'Egypte. Congrès des Orientalistes de Lyon*, I, 238, 239.

(2) *Ibid.*, p. 237.

labourage du sol ; il récoltait le fruit de ses travaux et se nourrissait d'un pain fluidique, si je puis employer cette expression moderne.

De nombreuses inscriptions parlent aussi des jouissances des justes. Ils contemplent le Soleil à découvert et le suivent dans sa course journalière, montés sur une barque que dirigent les divinités. Les méchants, au contraire, sont dans le chagrin et se nourrissent de leur propre substance. jusqu'à ce qu'ils se réincarnent dans les animaux de diverses espèces, selon leurs vices. Ils réparaient ainsi leurs fautes, et, à l'expiration, ils rentraient dans le corps humain.

On sent combien une telle doctrine devait être puissante sur l'imagination pour réfréner les mauvais instincts. Aussi l'Egypte était-elle heureuse et prospère.

Les fêtes étaient nombreuses et parfois indécentes ou ridicules ; mais cette indécence ou cette trivialité passées en usage ne froissaient plus la délicatesse de personne.

Il n'y avait pas, à proprement parler, de clergé national. Si l'on excepte le souverain dont le pouvoir s'étendait à toutes les choses politiques ou religieuses de son empire, chaque temple avait son clergé indépendant, hiérarchisé selon les coutumes locales. La dignité sacerdotale était généralement héréditaire dans les familles, sans qu'elles formassent néanmoins des castes à part ; et les prêtres étaient assujettis à tant de prescriptions minutieuses, que le sacerdoce pouvait être considéré comme une servitude.

Tout cet ensemble, en dépit des formes bizarres que revêtait souvent le culte, portait les Egyptiens à avoir d'eux-mêmes une opinion extravagante. Eux seuls étaient purs; le reste du genre humain était immonde ; et Moïse, élevé parmi eux, implanta cette idée dans la tête de cette vile cohue qu'il tira de l'Egypte, et dont il fit un peuple indéracinable. Mais ce qui élève la religion qu'il fonda et la nation qu'il organisa bien au-dessus de l'Egypte, fut la centralisation absolue de toutes choses : un seul Dieu, un seul temple, un seul sacerdoce.

« Ecoutez la parole de Jéhovah, conducteurs de Sodome, s'écrie Isau, prêtez l'oreille à la voix de notre Dieu, peuple de Gomorrhe ! Qu'ai-je à faire, de Jéhovah, de la multitude de vos sacrifices ? Je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de la graisse des bêtes : je ne prends point de plaisir au sang des taureaux, ni des agneaux, ni des boucs. Lorsque vous entrez pour vous présenter devant ma face, qui vous a demandé que vous fouliez de vos pieds mes parvis ? Ne continuez plus de m'apporter des ablutions de néant, le parfum m'est en abomination. Pour ce qui est des nouvelles lunes et des sabbats, et de la publication de vos convocations, je n'en puis plus porter l'ennui, ni de vos assemblées solennelles. Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes solennelles ; elles me

sont à charge, je suis las de les souffrir. C'est pourquoi, lorsque vous étendrez vos mains, je me cacherai les yeux ; même lorsque vous multiplierez vos demandes, je ne les exaucerai point : vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous nettoyez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions : cessez de mal faire. Apprenez à bien agir ; recherchez la droiture, protégez celui qui est opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la cause de la veuve (1) ».

« Vos holocaustes ne me plaisent point, disait Jérémie au nom de Jéhovah, et vos sacrifices ne me sont point agréables ; aussi je vais mettre contre ce peuple des embûches où pères, enfants, voisins et amis tomberont ensemble et périront (2) ».

« Je hais et rejette vos fêtes solennelles, ajoute Amos, et l'odeur de ce que vous m'offrirez dans vos assemblées ne me sera pas agréable. Si vous m'offrez des holocaustes et des gâteaux, je ne les recevrai point, et je ne regarderai point les holocaustes de vos bêtes grasses. Ote de devant moi le bruit de tes cantiques, et que je n'entende plus la mélodie de tes harpes, mais que le jugement roule comme l'eau et la justice comme un torrent impétueux (3). »

Et cette terrible apostrophe de Malachie.

« Sacrificateurs, c'est maintenant à vous que j'adresse ce commandement. Si vous n'écoutez pas et ne prenez pas à cœur de rendre gloire à mon nom, a dit l'Eternel des armées, j'enverrai sur vous la malédiction, et je maudirai vos bénédictions et je les ai déjà maudites, car vous ne prenez rien à cœur. Voici que je vais maudire votre postérité, et je répandrai sur vos visages la fiente de vos victimes, la fiente de vos sacrifices, et elle vous emportera avec elle (4). »

Aussi la colère des prêtres était-elle grande contre ces hommes inspirés, et leur sort était-il généralement funeste. Les prêtres n'agissaient pas ouvertement contre eux, mais ils ameutaient les dévots, qui les persécutaient à outrance, et n'étaient satisfaits qu'après les avoir réduits au silence même par la mort. Il est si doux d'exploiter les gens crédules, et de vivre grassement à leurs dépens !

Cet état d'esprit une fois implanté dans la nation ne pût être extirpé. Le Christ le retrouva, à son époque, aussi vivace, aussi ardent à mal faire. Les temps n'ont guère changé. On ne tue plus, car la loi le défend, mais on se venge par la langue.

La religion juive se rattachait donc par plus d'un point à l'Egypte ; la Babylonie et la Chaldée offraient un type différent.

(1) Isaïe, I, 10-17.
2) Jérémie, VI, 20, 21.
3) Amos, V, 21, 24.
4) Malachie, II, 1-3.

***

Le culte des astres paraît avoir été, dès l'abord, l'objet principal de leur dévotion.

A la tête de ce culte relativement élevé était la tribu sacerdotale de Kasdim ou Chaldéens, qui donna son nom à une partie du pays. Ils s'adonnaient tout spécialement à l'astronomie, et dépassaient dans cette science les connaissances de toutes les autres nations. On leur doit l'invention du zodiaque, la division du cercle en 360 degrés, du degré en 60 minutes, la première observation des planètes et le calcul des éclipses de lune. C'est chez eux que Pythagore trouva la table de multiplication qui porte son nom (1).

Un hymne au Soleil, qui nous est parvenu sous la double forme accadienne et assyrienne, atteste qu'ils l'adoraient comme une divinité vivante.

« Seigneur grand, disait l'hymne, du milieu des cieux brillants, à tes levers les archanges célestes, en respect et en joie s'empressent autour de toi. L'homme a déposé devant toi ses manquements et ses transgressions. Soleil, à l'élévation de mes mains prête attention. Par ton ordre, rends absous son manquement ! Efface sa transgression ! Que son malheur tourne à bien ! Qu'il revive de sa maladie ! Ta lumière brillante va chercher les hommes, entraînant à ta suite tous ceux qui te contemplent. C'est toi qui connais les liens qui les unissent ; toi qui anéantis le mensonge, qui dissipes complètement les signes, les augures, les maléfices, les songes, les illusions mauvaises, qui changes le mal en bonne fortune parfaite, qui anéantis les hommes et les pays qui s'adonnent aux sortilèges et aux maléfices : ô Soleil, lumière des grands dieux (2) ».

Il est probable que c'est en son honneur que fut érigée la fameuse tour de Bel, dont les ruines nous frappent encore d'étonnement. A l'époque de sa magnificence, il y avait à l'étage supérieur un autel d'or et un lit préparé pour le dieu. A l'étage inférieur se trouvait la statue de Bel, en or également, et un autel où l'on brûlait des parfums.

Bel était-il la représentation du Soleil ? Parmi les auteurs les uns l'affirment, d'autres le nient. En tout cas, les uns et les autres sont d'accord pour le reconnaître comme le dieu du ciel, de la lumière et du feu tandis que la déesse Mylitta représentait l'élément liquide.

Le culte rendu à la déesse était infâme, et l'on comprend à peine que l'aberration humaine puisse aller si loin même dans ses débordements les plus immoraux.

(1) LENORMANT, *Histoire des Peuples orientaux*, p. 81.
(2) *Journal Asiatique*, 7e série, XII, 381 ; XIII, 98. Abrégé.

Reconnaissant le Soleil pour dieu, on conçoit que le culte chaldéen ait été surtout astronomique. Les planètes furent considérées comme des divinités inférieures, réglant dans leurs cours la destinée des peuples et des individus. On leur offrit des prières, des sacrifices ; on observa leur marche, leur éclat, leur conjonction, et on se persuada qu'il émanait d'elles des influences favorables ou néfastes. On prétendit même soustraire une partie de ces influences et la fixer dans des objets.

De là naquirent les *téraphim* et les talismans dont l'usage s'est perpétué à travers les siècles, sans qu'aucune révolution soit parvenue à les faire oublier.

à suivre. Abbé PETIT.

LES INVISIBLES
Avant, pendant et après la guerre

(Toutes les données scientifiques nouvelles tendent à transporter l'évolution du visible dans l'invisible.

BERGSON.

Avant l'examen de cette question, il nous paraît nécessaire de rappeler succinctement les faits principaux, qui ont précédé la signature de l'armistice, suspendant les hostilités d'une guerre, qui aura fourni, en cinq ans, les événements de plusieurs siècles accumulés.

Le 4 août 1914, l'ambassadeur d'Allemagne venait remettre au Gouvernement français une note sur de prétendus actes d'hostilité commis par des aviateurs militaires français sur le territoire allemand. C'était un infâme mensonge, un prétexte imaginé pour servir à une déclaration de guerre !

Le Président de la République annonça la nouvelle en ces termes : « La France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée, qui est un insolent défi au droit des gens... Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient méconnaître l'éternelle puissance morale. Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée, et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique. »

A cet appel, la France démocratique fit le serment solennel de se défendre, pour répondre à son idéal séculaire de gloire et d'honneur, proclamant devant le monde sa conviction dans la justice immanente, qui vient à son jour et à son heure.

Nos territoires du Nord et de l'Est furent envahis, nos populations connurent les pires traitements, l'ennemi s'avançait vers Paris et annonçait son entrée triomphale. Le Pays restait calme, ferme, stoïque. Et, tout-à-coup, le canon du Mont-Valérien nous annonçait la glorieuse victoire de la Marne, dans ces champs catalauniques où l'armée d'Attila avait jadis été vaincue, dans cette plaine célèbre où l'armée prussienne avait été mise en déroute, en 1792. Joffre et Galliéni, en 1914, remplaçaient Dumouriez ; et Foch, en 1918, achevait la défaite de l'Allemagne, invaincue depuis Iéna.

*
* *

La part prise par les Invisibles dans la grande guerre a débuté en 1871, le 31 mars, par une communication reçue par un médium d'Allan Kardec, publiée par la *Revue Spirite*. En voici le passage le plus important :

« Vous déplorez le spectacle terrifiant auquel vous devez assister. Mais que serait-ce, si, comme moi, vous n'y voyiez qu'un épisode douloureux mais nécessaire de la violente tempête qui agitera bientôt le monde entier, dans des convulsions et des déchirements sans nom? La guerre entre la France et l'Allemagne, comme la guerre civile parisienne, comme les sourdes agitations qui parcourent la Russie et l'Autriche, *ne sont que les préludes d'une conflagration générale qui, de l'Europe embrasée, s'étendra au monde terrestre tout entier !*

« *Dans cette période de vingt, de trente, de cinquante années peut-être, bien des peuples, depuis longtemps asservis*, recouvriront leur autonomie ; bien des civilisations disparues *renaîtront de leurs cendres ;* tour à tour les principes les plus opposés s'élèveront au pouvoir et gouverneront les nations ; mais, n'en doutez pas, l'*avenir appartiendra aux hommes de paix*, aux philosophes tolérants, aux politiques désintéressés, qui sèmeront en silence les principes de solidarité et de fraternité, qui rapprocheront les partis au lieu de les diviser et qui, pivots inaperçus du mouvement, sans ambition comme sans parti pris, travailleront pour le bonheur de tous et non pour le triomphe d'une coterie. Ils auront un parti, cependant, et ce parti réunira tous les suffrages, car ils ne seront les agents ni d'une famille, ni d'un individu, mais bien de l'humanité tout entière, purifiée et régénérée au creuset bienfaisant de l'adversité. »

Cette communication n'est pas la seule qui fut reçue par les médiums, pour nous avertir de l'imminence d'une guerre mondiale intéressant particulièrement la France, — mais aucune de ces communications ne précisait, comme celle-ci, la part que devaient y prendre presque toutes les nations du globe.

*
* *

Aujourd'hui, après de longs mois d'attente, un Traité de paix a été imposé à ces orgueilleux pangermanistes encore effarés de la fuite en désordre de leurs troupes ; ils commencent peut-être à comprendre que les soldats de la France sont toujours les dignes fils des anciens chevaliers, « sans peur et sans reproche »...

Maintenant la tâche de nos enfants est terminée, leurs chevaux s'abreuvent dans les eaux du Rhin allemand, les provinces rhénanes sont occupées par nos bataillons ; et, comme l'a dit Clémenceau, un terrible compte de peuple à peuple s'est ouvert.

Donc, la France victorieuse avait le droit d'imposer ses volontés aux vaincus. Cependant, l'esprit militariste existe toujours chez eux, et l'unité allemande a été maintenue, par l'erreur de la diplomatie de nos alliés, sous l'influence de leur presse germanophile et de nos parlementaires internationalistes.

Pour qui connaît la perfidie teutonne, on peut se demander si les sollicitations de paix de la « République de l'Empire » ont été sincères, si nous pourrons avoir des rapports réguliers avec nos ennemis d'hier, se conformant fidèlement aux clauses acceptées et signées par leur Gouvernement? Ou bien cette paix ne sera-t-elle qu'un intervalle nécessaire pour eux, avant une reprise des hostilités? Quoique honteux de leurs défaites, ils ne veulent pas s'avouer vaincus.

Certains philosophes optimistes affirment que cette sanglante tragédie dans laquelle nous avons joué un rôle prépondérant, aura été le règlement de compte d'une époque, la fin d'un cycle malheureux, devant précéder une ère immédiate de justice et de concorde, parmi toutes les nations...

Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore vu se montrer à l'horizon la nouvelle aurore annoncée. Le ciel est encore rouge à l'Orient. Nous croyons, cependant, qu'un jour viendra où de la *Société des Nations* naîtront des principes nouveaux, pour régler la vie des peuples, imposant à ceux-ci une conception plus nette de leurs droits et de leurs devoirs, sur laquelle viendra reposer la paix universelle.

Cet âge d'or arrivera, sans doute, quand la philosophie aura forcé la conscience humaine à répudier un matérialisme suranné, en le remplaçant par le principe spiritualiste, qui unira tous les hommes dans un sentiment de fraternité et d'amour. Ce sentiment toutefois ne pourra se développer que par les progrès de la Science métaphysique qui s'étend au-delà des confins de la matière, pour explorer les plans supraterrestres. Cette science n'est encore connue que de quelques initiés ; c'est la doctrine ésotérique moderne d'une classe privilégiée, ayant pour ennemis irréductibles les foules hétérogènes des sceptiques, des ignorants et des jouisseurs de toutes les classes sociales.

En attendant ce jour faste, nous devons examiner dans quelles conditions nous pourrions espérer une paix absolue avec les Allemands. Il faudrait, avant tout, que ceux-ci renoncent à leurs prétentions séculaires, et acceptent un renouveau complet dans leur psychologie. Mais ces moyens exigeraient des efforts considérables, car ils dépendent de l'élévation morale de la race ; ils impliquent l'arrêt des phénomènes morbides que nous avons signalés chez eux.

*
* *

Des faits multiples d'inhumanité du peuple allemand, que nous allons mettre en évidence, quelle conclusion philosophique pourrait-on en tirer?

Incontestablement, au point de vue des lois et des conventions sociales, tous, intellectuels, hobereaux et manants, sont coupables et responsables devant la conscience humaine.

La psychologie pourrait admettre que la nation germaine (1) a conservé, au XX^e^ siècle, ses mœurs et ses instincts barbares des temps primitifs, portés à la haute puissance que donnent les connaissances scientifiques modernes, au service d'une volonté déterminée, — pour la réalisation de ses idées de domination mondiale, savamment entretenues par les suggestions de ses directeurs politiques.

Mais elle devra conclure que cette nation est une arriérée, au point de vue moral, dans une période attardée de son évolution.

D'après les données scientifiques actuelles, on peut dire que les sujets appartenant à cette race, nouvelle venue dans le concert des peuples occidentaux, déjà arrivés à un degré plus avancé, devront suivre les phases successives de leur évolution, car tout se meut, tout change et tout est en évolution incessante, dans le monde visible et dans le monde invisible.

(1) Mot dérivé étymologiquement de *gehrmann*, homme de guerre.

Notre éminent professeur de philosophie du Collège de France, Bergson, a formulé cette proposition : « Que sommes-nous, qu'est-ce que notre caractère, sinon la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, AVANT NOTRE NAISSANCE MÊME, puisque nous apportons avec nous des dispositions prénatales? »

Cette force évolutive de l'esprit humain vers la perfection réside dans les vies successives, dans les réincarnations que la race allemande devra subir fatalement, pour arriver à une destinée supérieure. Sa progression ascendante est liée à un renouvellement de ses existences, dans des conditions différentes, à des époques variées, dans des milieux divers, chacune de ces réincarnations apportant toujours un perfectionnement dans les facultés morales.

La philosophie, d'ailleurs, n'a-t-elle pas exprimé cette affirmation que toujours la rage d'une passion violente et l'orgueil tiennent lieu d'une conviction entière?

Si les Épicuriens, occupés des charmes de la vie sociale et de l'étude, ont inscrit dans leur morale ce principe : *Ne jamais nuire*, — les Germains, dans leur sentiment de jalousie haineuse, ont inscrit dans la leur la *Schadenfreude*, le bonheur de nuire, maxime qui a été la règle de leur conduite et qui est le fond même de leur caractère.

Il est vrai « qu'il en est de la nature des hommes comme de celle des animaux, a dit Lucrèce, dans son admirable poème *De natura rerum* (Liv. III). L'éducation, en perfectionnant quelques âmes, ne peut effacer ces traits dominants que la main de la nature elle-même y a gravés. N'espérez pas pouvoir extirper les germes des vices, guérir les uns de la colère, les autres d'une faiblesse les conduisant à une trop grande indulgence. Il y a des différences essentielles dans les caractères comme dans les mœurs, qui en sont la suite. »

Peut-on espérer que les émotions violentes ressenties par une effroyable déroute pourront produire, sur l'état mental allemand, un phénomène susceptible de modifier rapidement leurs fausses croyances et l'immoralité de leurs doctrines? L'avenir nous le dira.

***

Demandons maintenant à la métaphysique d'expliquer les drames sanglants consignés dans l'histoire des peuples, elle nous fera constater les luttes perpétuelles entre le bien et le mal, les phases où les intelligences non développées ont prédominé. Et les retours presqu'ininterrompus de ce funeste état n'avaient pas d'autres causes que les guerres entre les nations, guerres déterminées par l'âpreté frénétique au gain,

les passions ambitieuses, dominatrices, vindicatives, d'une nation atteinte d'une mentalité inférieure, telle que l'Allemagne, comme le prouvent la destruction des belles œuvres d'art, les flots de sang versé, les dévastations, les massacres, etc.

D'après les enseignements spiritualistes, les guerres auraient encore une autre funeste conséquence : elles arrachent brutalement à la vie terrestre des esprits arriérés, en voie d'évolution, par conséquent condamnés à de nouvelles réincarnations. C'est ainsi que beaucoup d'esprits de soldats allemands ont dû quitter la terre, agités des passions les plus violentes, dominés par des sentiments de vengeance, pourvus d'une capacité malfaisante considérable antérieurement suggérée, pouvant exciter leurs camarades terrestres aux cruautés et aux actes les plus criminels. Et dans l'erraticité, ils ont dû retrouver d'autres esprits mauvais, soudards sanguinaires du moyen âge, prenant part à la lutte, associés invisibles à leurs complices déjà réincarnés dans leurs rangs.

Cependant, les sinistres passions de nos ennemis ont dégagé, comme l'a dit notre confrère Léon Denis, « des fluides qui s'accumulent peu à peu et finissent par se résoudre en orages, en tempêtes..... L'Allemagne, par son orgueil insensé, son culte de la force brutale, ses mensonges et ses crimes, a soulevé contre elle des forces vengeresses... »

La direction de ces forces appartient aux Esprits supérieurs, agents de la Divinité, chargés de neutraliser l'action des esprits antagonistes réfractaires aux impulsions au bien. Elles ont été puissamment secondées par nos Invisibles qui, eux aussi, voulurent prendre part aux actes de la guerre pour la réalisation du bien et l'accomplissement de la justice éternelle. Et c'était aussi pour la patrie et pour l'humanité qu'ils combattaient, qu'ils assistaient les blessés et les mourants. Toujours ils sont venus à cet appel, qui leur était fait, au moment décisif d'une bataille : DEBOUT LES MORTS ! Ils sont venus, ils soufflaient une ardeur invincible dans le cœur de nos braves, tout en neutralisant les influences des esprits ennemis (1).

Cette intervention de nos Invisibles, guidés par d'autres puissants Invisibles, qui, jadis, commandèrent victorieusement nos armées, nos soldats en avaient conscience, comme beaucoup l'ont déclaré. C'est à cette intervention qu'ils durent leur mépris de la mort et cette volonté puissante de vaincre, qui en firent des héros !

C'est à cette action de l'Au-delà, que pensait G. Clémenceau, lorsque, dans un de ses discours, il évoquait les esprits des morts illustres, Chanzy,

(1) C'est par la bouche du lieutenant Périgard que fut poussé ce cri « qui ne fut pas de moi seul, disait-il, il est de tous... J'ai la conviction de n'avoir été qu'un instrument entre les mains d'une puissance supérieure. »

Gambetta, Scheurer-Kestner..., en les invitant à « franchir, les premiers, les terribles portes de fer que l'Allemagne avait fermées contre nous. »

C'est à cette coopération avec le monde surnaturel, que le Président Poincaré faisait allusion dans son discours de Strasbourg: « Avec nous, Alsace, tu honoreras la mémoire de nos morts, car autant et plus que les vivants, ce sont eux qui t'ont délivrée. »

Rappelons encore ces belles paroles prononcées par le Maire de Paris, Préfet de la Seine, le 14 juillet 1919. S'adressant aux maréchaux, à leur entrée dans Paris : « La Victoire, leur disait-il, n'a été obtenue qu'à un prixinouï. Il vous a fallu rester stoïques au milieu des luttes effroyables, de souffrances sans nom... Et vous avez vu tomber, autour de vous, comme les épis sous la faux du moissonneur, les morts innombrables.

« CES MORTS VOUS ACCOMPAGNENT. ILS SONT, BIEN QU'INVISIBLES, AU MILIEU DE VOTRE CORTÈGE OU L'INSTINCT MYSTÉRIEUX DES VEUVES ET DES MÈRES SAURA DÉCOUVRIR LEUR IMAGE CHÉRIE. AVEC VOUS, ILS RECEVRONT EN OFFRANDE LEURS LARMES ET LEURS GERBES DE FLEURS. ENSEMBLE VOUS PASSEREZ SOUS CET ARC DE TRIOMPHE DONT LA HAUTEUR ET LA MAGNIFICENCE SONT A PEINE PROPORTIONNÉES A VOTRE GLOIRE. » (1).

Veut-on une preuve plus certaine encore de l'action des Invisibles, dans le cours de la guerre? M. Léon Denis publiait récemment, dans son journal, une communication reçue par un jeune soldat, M. H..., un intellectuel, initié aux phénomènes de la psychologie expérimentale. M. H... est un médium auditif. Dans le calme succédant au bruit d'un bombardement intense, dans la tranchée devenue silencieuse, ce jeune homme entend une voix prononçant ces paroles, qui viennent de l'invisible et qu'il a fidèlement recueillies :

« Écoute, ami dont la pensée est venue jusqu'à moi et m'a attiré. Tu te demandes parfois le secret de cette terrible guerre et ta raison se trouble au spectacle des maux qu'elle fait naître.

« Hélas ! pour faire lever la moisson sacrée, il faut déchirer le sol en

(1) Ce passage de nos troupes sous l'Arc-de-Triomphe évoque dans notre esprit le souvenir de plusieurs belles toiles, peintes sous l'inspiration d'un pur patriotisme.

Au musée du Luxembourg, on voit le *Rêve* de Detaille : c'est à l'aube, dans une plaine unie et silencieuse. Des soldats français dorment encore, enveloppés dans leur couverture. Derrière eux, sont leurs fusils formés en faisceaux sur lesquels on voit couché un drapeau. Plus loin, dans un ciel vaporeux, on distingue une armée de fantômes portant les divers costumes de l'Empire, agitant des drapeaux en lambeaux. Ce sont les Invisibles auxquels rêvent ceux qui dorment, en attendant la diane qui les réveillera.

Une autre toile artistement brossée est la *Revue nocturne* de Raffet. Aux lueurs d'une clarté diffuse, on voit un tambour de la vieille garde, le haut du corps penché en avant, battant le rappel au milieu des nuages. Alors, les morts de la grande armée s'éveillent à ce son si bien connu d'eux, ils écartent les plis de leurs linceuls pour savoir qui les appelle. C'est la Revue suprême des Invisibles, vus par intuition des artistes. Et dans le lointain, se dessine l'Arc-de-Triomphe.

friche avec les dents de la herse, il faut l'écraser sous le poids du rouleau. Alors, seulement, la moisson divine, le grain nouveau pourra lever.

« Si la guerre se prolonge, c'est que, par elle, de grandes choses se préparent et s'organisent sous l'aiguillon de la nécessité.

« Une guerre trop rapide aurait à peine effleuré l'humanité ; sa longueur, sa cruauté, les conséquences qui en découlent au point de vue social, politique, religieux, économique, feront créer partout des rouages nouveaux. Une transformation radicale de la Société en découlera, non seulement au point de vue de la vie matérielle, mais aussi au point de vue de l'idéal spiritualiste.

« Combien de cœurs déchirés, d'âmes anxieuses viendront à nous pour être consolées et réconfortées? Combien d'intelligences, vouées aux conceptions frivoles, viendront aux grandes vérités, conduites par le doigt de la douleur? Nous aussi nous sommes impatients de voir finir cette tuerie, car nos cœurs sont déchirés par la vue de ces maux dont vous ne connaissez qu'une partie, mais dont nous contemplons toute l'étendue !

« Nous souffrons, comme vous, de tant d'angoisses et de misères, plus peut-être, parce que nous les voyons mieux, mais nous avons sur vous l'avantage de concevoir plus nettement les buts divins de ces luttes meurtrières. Nous savons que l'humanité ne peut être sauvée d'une chute irrémédiable que par cette crise et nous voyons déjà s'ébaucher les prémisses d'une renaissance brillante.

« Ayez donc confiance dans notre France immortelle et ne pleurez pas ses morts. Cette lutte est celle des esprits célestes contre les puissances du mal, des esprits de lumière contre les légions ténébreuses sorties de l'abîme.

« Non, Guillaume, le grand mage noir, l'évocateur d'Odin, ne triomphera pas de la France, qui, malgré ses erreurs et ses fautes, a toujours tourné ses regards vers l'idéal et vers la lumière !

« Vos morts sont vivants, ils combattent encore pour la patrie, pour l'humanité. Ils viennent dans la tranchée soutenir leurs camarades ; ils se penchent vers les blessés abandonnés sur les champs de bataille, pour engourdir leurs souffrances et adoucir les horreurs de l'agonie ; ils vont consoler par l'action de leurs fluides réconfortants ceux qu'ils ont laissé ici-bas.

« La France a failli périr à la Marne et à Verdun ; elle a été sauvée alors que le monstre était en pleine possession de tous ses pouvoirs et de toute sa force ; maintenant, il commence à s'épuiser, il s'épuise ; il a beau tendre tous ses muscles, ils se relâchent peu à peu, et le jour

s'approche où le monstre formidable s'écroulera, pour ne plus se relever, sur le sable teinté de son sang.

« Nous ne pouvons et nous ne devons pas vous fixer de dates. Si Dieu peut dire à l'esprit immonde : Tu n'iras pas plus loin, il doit cependant laisser au libre arbitre des nations et des individus la possibilité de s'exprimer. »

Nous voudrions pouvoir reproduire toutes les communications faites par les Invisibles, mais elles ne seraient qu'une répétition de celles que nous avons mentionnées. Cependant, nous citerons encore celles-ci, venues du front :

« C'est avec une joie profonde que je viens à vous aujourd'hui. Enfin nos efforts ont abouti. La bête traquée, acculée, se rend ! Les conséquences de la victoire seront incalculables. La France va renaître ! Quelques félonies seront encore commises par l'ennemi, mais finalement tout sera remis au point. »

Une autre, à l'adresse d'un camarade de régiment, écrivait :

« Nous y passerons tous, sous l'Arc de Triomphe. Nous y serons tous, ceux du début, ceux de la fin, les morts et les vivants, en une communion sans précédent, et ce sera l'immortel triomphe du Droit sur la Force, de la Liberté sur l'Oppression. Après, l'œuvre de la paix commencera. A vous qui êtes restés, de relever la France meurtrie ; votre tâche est belle, mais elle sera pénible. Malgré tout vous réussirez. Comme nous vous avons soutenus dans les combats, nous vous soutiendrons dans le travail régénérateur. »

Il ne faut pas confondre celui-ci qui ne peut avoir pour objectif que l'éducation du peuple, avec les programmes anarchistes devant satisfaire toutes ses passions. Déjà, nous pouvons affirmer que cette asthénie fin de siècle, dont nous souffrions tous avant la guerre, par un arrêt de l'évolution ascendante vers le progrès moral, n'existe plus que dans nos souvenirs.

Les grandes émotions de la guerre ont ramené le peuple aux saines convictions des temps passés. Depuis une cinquantaine d'années, il avait assisté à la création d'une école d'internationalisme, ayant pour but la destruction de l'idée de patrie. Les chefs de cette doctrine considèrent encore la patrie, comme une idée superstitieuse transmise à travers les siècles par les générations successives. Les intérêts de l'humanité doivent, pour eux, passer avant ceux de la patrie. Parmi les orateurs des réunions publiques, qui prêchent la théorie du *genre humain*, nous savons qu'il y a des traîtres dont les noms figurent, depuis longtemps, sur le registre des fonds secrets de l'Allemagne.

La patrie, disent-ils à leurs sectaires, n'est qu'une expression géogra-

phique, qu'une réunion d'individus de conditions différentes, devant obéir aux mêmes lois conservatrices. Mais ils ne disent pas que la dictature prolétarienne de la troisième internationale serait la disparition immédiate de la liberté, pour laquelle nos volontaires de 92 ont combattu. Qu'ils nous disent donc leur opinion sur la tyrannie des dictateurs du bolchevisme et de leurs bandes, qui ne marchent qu'avec l'autorisation du pillage et de l'assassinat, et qu'ils fassent la comparaison avec nos héroïques régiments qui, pendant quatre années, ont combattu, non seulement par amour du sol natal et du clocher, mais surtout pour le faisceau d'idées incarnées dans la nation et dont le drapeau de la France est le sublime emblème...

Imagine-t-on, comme nous disait un de nos grands patriotes, ce que deviendrait la France, si la France de la Révolution venait à disparaître? Songe-t-on que l'obscurité se ferait aussitôt sur le monde, si le flambeau de l'idée française venait à s'éteindre?... Certainement, la civilisation reculerait de plusieurs siècles, s'il arrivait que la chaîne de nos traditions, de nos penseurs, de nos grands écrivains, depuis Rabelais jusqu'à Hugo, en passant par Voltaire, fut brusquement rompue.

Les génies de la France, ces ancêtres de la pensée nationale, les gigantesques artisans de la Révolution, nous ont légué un héritage sacré dont nous avons la garde. Abandonner le poste d'honneur qui nous est confié, serait une désertion.

Voilà pourquoi, nous, Français, nous ne cesserons de combattre pour l'intégralité de la Patrie française. Avivons donc la flamme patriotique dans le cœur de nos enfants, et apprenons-leur à mépriser l'internationalisme et la dictature de ses apôtres allemands, russes et autres métèques.

D'ailleurs, nous devrons combattre toutes les oligarchies, politiques et sociales, celle du capitalisme, comme celle du prolétariat. L'égoïsme de l'une souffle la jalousie et la haine dans les classes inférieures, quand, au contraire, on devrait s'efforcer à provoquer chez celles-ci un mouvement ascensionnel, avec plus d'équilibre et plus de justice dans leurs revendications.

C'est à ces conditions que tous, riches et pauvres, pourront connaître les bienfaits de la paix, vivre heureux, dans la concorde des esprits, dans une facile aisance, sans avoir à se préoccuper de l'antagonisme des classes et des tristesses de l'existence.

Si c'est avec fierté que nous disons avoir *gagné la guerre*, et fait disparaître le fléau allemand, que le monde, comme l'a dit Lloyd Georges, ne permettra plus à celui-ci de venir assombrir l'existence de millions

d'êtres humains et apporter la désolation dans des millions de foyers, — il nous reste à *gagner la paix*.

Enfin, quoique nous n'ayons plus à craindre la mise à sac de nos régions du Nord et de l'Est, les razzia, les incendies, les machines infernales, les blessures de la terre, les torpillages de nos paquebots, et toutes les atrocités commises sur la population civile de nos provinces, sur nos blessés et prisonniers, — nous devons penser à nous défendre encore contre toutes les perfidies allemandes, les grèves fomentées par nos ennemis, contre leurs pratiques déloyales, pour allumer la guerre civile dans nos cités ouvrières.

Opposons à toutes ces tentatives la force de notre *Union sacrée*. Qu'en se maintenant dans nos rangs, elle vienne spiritualiser nos sentiments, élever nos cœurs dans une communion sublime : pour Dieu, pour la Patrie, pour l'Humanité. Alors, notre douce France pourrait devenir un séjour paradisiaque, la salle d'attente des félicités de l'Au-delà.

Dr Edm. DUPOUY.

Clairvoyance

Un fait bien caractéristique de clairvoyance nous a été raconté par un soldat de la grande guerre qui le tenait de celui même à qui il était arrivé. Ce fait, d'ailleurs, a été signalé dans le *Bulletin des Armées*. Voici comment s'exprime notre informateur :

Un adjudant, pendant un assaut, voit tomber un de ses amis. Le calme revenu, il se met à sa recherche, mais vainement.

Quelque temps après, il se trouve, en rêve, dans un paysage qui lui est complètement inconnu. Ce paysage n'a aucune ressemblance avec celui où son ami a été frappé.

Toujours en rêve, il voit creuser des tombes. Dans l'une d'elles on met deux corps, dont celui de son ami, qui est placé en dessous. Dans une autre on entasse plusieurs cadavres.

C'était un rêve. Mêlé à l'action incessante de la bataille, il n'y prête pas autrement attention. Mais les déplacements de la lutte le conduisent un jour en demi repos dans un pays dont l'aspect le frappe. Il reconnaît entr'autres, une prairie et un arbre qu'il avait remarqués dans son rêve.

Surpris, il cherche ; mais rien n'indique que des hommes soient ensevelis là. Il s'adresse au maire du pays proche : celui-ci ne peut lui donner aucun renseignement. Mais l'adjudant veut savoir. Il demande des hommes de bonne volonté qui, armés de pelles, commencent à remuer la terre. A dix centimètres on découvre des boutons de l'ancien uniforme français. L'adjudant arrête les fouilles et fait un rapport à ses chefs. Le lendemain, les travaux sont repris et l'on découvre des squelettes dans la position exacte où les corps avaient été vus en rêve. Dans la tombe où ont été découverts seulement deux squelettes, l'adjudant reconnaît son ami — qui se trouve en dessous — à une ceinture en cuir qu'il portait toujours, et qui contenait des pièces d'or.

Il est certain que, pendant le sommeil de l'adjudant, son esprit, extériorisé, avait assisté à l'inhumation.

PIERRE MIND.

Bibliographie

La Nouvelle Révélation (1)

Un livre de sir Arthur Conan Doyle ne peut passer inaperçu. Celui-ci est certainement appelé à un succès considérable. Il apporte à l'humanité une force nouvelle par l'éclatante démonstration de l'immortalité de l'âme et de la possibilité des rapports entre les morts et les vivants. C'est une de ces œuvres lumineuses qui paraissent au moment voulu pour guider l'homme dans sa pénible ascension vers un avenir meilleur à travers les mystères de sa destinée. Au lendemain de l'épouvantable catastrophe qui a bouleversé le monde, elle se présente avec la consolation et la certitude qui doivent le régénérer.

Le caractère élevé du grand écrivain anglais ne permet pas que l'on doute de sa sincérité, que l'on suspecte ses affirmations. Dans le premier chapitre de son livre, il raconte comment, ayant terminé ses études médicales et se trouvant être d'abord — ainsi que la plupart des médecins — un matérialiste convaincu, il fut amené, vers 1886, à entrer dans une voie qui, après plus de trente ans de recherches, l'a conduit à l'inébranlable conviction qu'il proclame courageusement aujourd'hui. L'exemple qu'il

(1) Payot et Cie, éditeurs. En vente à la Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix : 5 francs, franco : 5 fr. 50.

donne, après Crookes, Wallace, Lodge, Barrett, Crawford, Gérald Balfour et bien d'autres, trouvera à son tour des imitateurs.

Conan Doyle dédie son livre *à tous ceux, hommes et femmes, du plus humble au plus instruit, qui ont eu la force de caractère, pendant soixante-dix ans, d'affronter le ridicule ou les préjudices de ce monde, afin d'affirmer leur foi en une vérité suprême.*

C'est de la part de celui qui nous ouvre une si brillante perspective sur l'avenir, un pieux hommage au passé. Tous les spirites qui ont lutté, et parfois souffert, doivent lui savoir gré de cette délicate attention.

Mais les temps sont changés. La Vérité triomphe, le livre de Conan Doyle, *La Nouvelle Révélation*, va la faire connaître dans le monde entier.

LAUSER.

ADHÉSIONS
à l'Institut Métapsychique International

L'Institut admet :

1. — Des membres adhérents (cotisations annuelles d'au moins vingt cinq francs.)

2. — Des membres honoraires (cotisations annuelles d'au moins cinquante francs).

3. — Des Membres bienfaiteurs (versement d'au moins cinq cents fr. une fois donnés).

Tous les membres (adhérents, honoraires ou bienfaiteurs) ont droit aux divers services de l'Institut (bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences, bulletin).

Les services seront développés progressivement. En attendant la publication régulière du *Bulletin*, les membres seront tenus au courant, par l'envoi de brochures ou notices, des travaux et expériences de l'Institut, qui vont commencer immédiatement.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. le Dr Gustave Geley, Directeur de l'Institut.

Le Directeur reçoit les lundi et jeudi, de 14 heures à 16 heures, au siège de l'Institut, 89, avenue Niel.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.